

Le triomphe de l'individualisme n'est pas celui de l'individu. Ce paradoxe ne surprendra que ceux qui ignorent encore que certains suffixes, et particulièrement ceux en *-isme*, ne font pas qu'allonger les mots, ils les dénaturent. Le scientisme n'est-il pas le contraire de la science ? Le communisme ne détruit-il pas la communauté ? Doit-on s'étonner alors de ce que l'individualisme en arrive à nier l'individualité ? Certes, l'individualisme exalte l'individu (et non pas les individus, la différence est significative), mais il n'en impose pas moins un modèle bien précis. L'individu modèle obéit aux lois, respecte la propriété, croit en Darwin et, surtout, il échange avec ses semblables. Je propose sous la forme d'un court essai de montrer comment cette notion d'échange peut s'avérer incompatible dans certaines conditions avec celle d'individualité.

Considérons deux individus détenant respectivement les trois objets A, B, C et D, E, F. Si le premier individu échange avec le deuxième, par exemple l'objet C contre l'objet F, il détiendra alors les objets A, B, F tandis que son partenaire aura les objets D, E, C. Le fait d'échanger agit dans ce cas-ci comme force de changement ; l'échange transforme ses acteurs, mais ne peut jamais faire en sorte que ceux-ci aient en leur possession les mêmes objets. Quel que soit le nombre d'échanges, l'individualité sort intacte de l'opération.

Faisons maintenant entrer en scène un troisième individu, qui lui ne détient qu'un seul objet, Z, mais en très grand nombre. Il est facile de voir qu'après seulement quelques transactions les deux premiers individus ne se retrouveront plus qu'avec trois objets Z. Le troisième individu aura bel et bien acquis les objets A à F mais, ceux-ci étant noyés dans la masse d'objets Z, son avoir n'aura pas beaucoup changé. Le fait d'échanger a donc été à la fois une force de changement et une force d'homogénéisation puisque, sur trois individus initialement distincts, deux sont devenus identiques et le troisième leur est à peine différent.

Renvoyons le troisième individu avec sa collection d'objets Z et retrouvons les deux premiers. Faisons maintenant porter l'échange non plus sur un objet matériel qui leur soit extérieur mais plutôt sur ce qui leur appartient en propre. Dotons donc chacun d'idées, de valeurs et de jugements qui

différent, soit A, B dans un cas, C, D dans l'autre. Cette fois-ci, puisque les individus ne peuvent se départir de ce qui les caractérise, ils doivent faire une « copie » de leurs idées, valeurs et jugements avant de pouvoir les échanger. L'échange s'apparente ainsi plutôt à un partage, qui, s'il est accepté et répété, aboutit inévitablement à ce que chaque individu soit du même type, c'est-à-dire A, B, C, D. Là encore, le fait d'échanger a eu pour conséquence l'homogénéisation des participants, ou à tout le moins une plus grande similarité entre eux. Il peut être bon de préciser ici que le processus d'homogénéisation n'empêche en rien l'apparition de nouveaux individus (l'échange est invariablement une force de changement), mais seulement qu'il nivelle les différences entre ces nouveaux individus. Dans l'exemple précédent, les individus sont tous deux transformés suite à l'échange, de A, B ou C, D à A, B, C, D. Ils sont toutefois devenus identiques : l'homogénéité n'a de sens qu'au niveau d'une population et non d'un individu.

On peut conclure de ce qui précède que l'homogénéité découle d'échanges portant sur ce qui a été copié au préalable. Cette conclusion n'est peut-être pas d'une très grande originalité, mais il est important de noter que ce n'est pas le fait de produire des copies qui amorce l'homogénéisation, mais bien celui de les échanger. Par conséquent, s'il ne veut pas être cause de la perte d'individualité, l'échange doit devenir interaction. En d'autres mots, il doit être accompagné obligatoirement d'une réaction de la part de ceux qui échangent. Illustrons le propos une dernière fois avec des individus fictifs. L'échange-interaction procède comme suit : l'individu A, B reçoit de son partenaire les abstractions C, D qu'il assimile sous forme C', D' et, à son tour, l'individu C, D acquiert A, B et les transforme en A', B'. Le résultat est deux individus A, B, C', D' et A', B', C, D dont l'individualité, l'unicité, n'a pas été compromise au cours de l'échange-interaction. Ceci n'a été possible qu'au prix d'un doute, un questionnement, une confrontation, une association, un rapprochement, en un mot d'une réaction qui, sans nécessairement modifier ce qui est échangé comme dans l'exemple ci-dessus, n'en transforme pas moins ceux qui échangent.

Autant l'échange-interaction ne peut s'accomplir qu'entre individus actifs, autant il n'est source de différence que lorsqu'il s'effectue entre individus dissemblables. En effet, et il faut considérer ce qui suit sous un angle de stricte logique, deux individus identiques ne peuvent réagir de façon différente à l'échange. Ils le peuvent d'autant moins que ce qu'ils échangent au départ n'est pas différencié. Il s'ensuit donc un amalgame entre l'individu et le jeu d'interactions auquel il participe. L'organisme et la société, pour prendre des exemples commodes, gagnent ainsi en cohésion alors que leurs parties perdent en individualité. À la limite, l'individu n'est plus défini que

par les interactions qu'il peut avoir, un peu comme chez ces sociétés d'insectes où, hormis la reine, tous les individus sont plus ou moins interchangeables. Cette définition de l'individu en tant que somme des échanges-interactions auxquels il participe, si elle rend bien compte du caractère dynamique de l'individualité, n'en demeure pas moins insatisfaisante puisqu'elle ne permet pas de cerner son essence sans référence extérieure, c'est-à-dire de fixer les conditions intrinsèques qui, une fois remplies, attestent de l'individualité d'une personne, d'un objet, d'une idée.



Le monde occidental n'a jamais tant parlé de révolutions que depuis qu'elles ont cessé de l'agiter. Pas un article scientifique, pas une brochure publicitaire ne fait l'économie du terme «révolution» pour vanter les mérites d'une nouvelle découverte ou d'un nouveau gadget. Il en est de même pour le mot individu. À la Renaissance, les hommes avaient une conscience aiguë de leur individualité. Aujourd'hui, si les grandes marques nous interpellent personnellement («Où voulez-vous aller?», «Build *your own world*», «*Mein BMW*», etc.) c'est précisément pour mieux nous faire oublier que tout le monde utilise ces marques. En effet, plus l'empire commercial est vaste et ramifié, plus sa publicité voudra faire croire que les produits qu'elle vante permettent de se démarquer d'autrui. Le procédé est aussi banal qu'efficace ; il consiste à procurer au client l'illusion de posséder ce qu'il perd dans la transaction : une part de son individualité. Parce qu'il est principalement encouragé par les grands groupes commerciaux producteurs de copies, et parce qu'il met l'accent sur l'échange au détriment de l'interaction, l'individualisme contemporain favorise l'homogénéisation.

Un détail parmi tant d'autres m'a toujours frappé. Au XVIII^e siècle, chaque pièce de vêtement était faite sur mesure et, par conséquent, l'individualité du plus pauvre des paysans se reflétait dans son habillement^[1]. La chemise que je porte en ce moment, comme d'ailleurs toutes celles que je possède, a été fabriquée en plusieurs milliers d'exemplaires identiques par des robots. Quelque part dans cette ville, ce pays, sur cette planète, d'autres que moi portent des vêtements identiques aux miens et me privent d'une part de mon individualité, comme je les prive d'une part de la leur. Il n'y a pas que les biens matériels qui deviennent uniformisés dans un monde où l'échange n'est pas accompagné d'interaction. La monotonie, la facilité même des échanges aboutit rapidement à un appauvrissement des expériences communes, souvent réduites à des automatismes. Cet appauvrissement engendre un cercle vicieux amplificateur d'homogénéité, tout à la fois du type d'échange et de ce qui est échangé.

Il faut donc envisager un monde où l'individualisme moderne a triomphé et d'où, paradoxalement, les individus ont disparu pour laisser la place aux échanges purs. Peuvent-ils jamais renaître dans un monde homogène? En d'autres mots, l'individualité peut-elle renaître dans un monde uniformisé par les échanges? À ces questions, je réponds oui, plus par conviction métaphysique que parce que je dispose d'arguments particulièrement convaincants. C'est, je crois, qu'il existe une force de changement qui agit indépendamment des échanges-interactions. Une force primordiale, fondamentale, immanente à la nature. Cette force, c'est le temps. Le temps qui, pour reprendre les mots de Bergson, est invention ou n'est rien du tout.

Note

- [1] Voir par exemple l'intéressante *Histoire du costume en Occident de l'Antiquité à nos jours* par François Boucher, parue en 1965 chez Flammarion.